

## Ce qui n'a pas été écrit...

Jean Marcoux

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6079ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Marcoux, J. (1993). Ce qui n'a pas été écrit.... *Brèves littéraires*, 8(3-4), 72-74.

## JEAN MARCOUX

### Ce qui n'a pas été écrit...

Ce qui n'a pas été écrit, c'est ce qui m'avait amené dans cette maison un soir de juin 1954.

On a écrit que je n'avais écouté que mon courage et que c'était un acte de pur héroïsme. Tous les journaux en ont parlé. On m'a même décoré pour ce haut fait.

Ce qui a beaucoup contribué à faire de mon geste un événement médiatique, c'est la photo qu'a réussi à prendre un amateur du voisinage. Une photo sensationnelle publiée à la une de tous les journaux. Moi, en chemise blanche au large col ouvert, sortant de la maison en flammes, les cheveux roussis, et tenant Marie-Anne évanouie dans mes bras. Une Marie-Anne splendide et touchante dans sa robe de nuit blanche, avec son visage angélique et sa longue chevelure qui pendait librement de sa tête basculée vers l'arrière.

Je pense d'ailleurs que c'est à ce moment-là que je suis tombé amoureux de Marie-Anne.

Ce sauvetage, et surtout cette photo, nous ont catapultés tous deux à l'avant-scène. Marie-Anne qui, dans son travail de mannequin, n'avait jusque-là réussi à

parader que pour quelques couturiers de second ordre est rapidement devenue une *cover-girl* que magazines et maisons de publicité s'arrachaient. Pour ma part, je suis devenu un architecte-décorateur très *in*, moi qui n'avais décroché aucun emploi, aucun contrat depuis la fin de mon cours un an plus tôt et qui étais *cassé* comme un clou.

Ce qui n'a pas été écrit, c'est que lorsque je suis entré dans cette maison cette nuit-là, je ne savais pas que le feu était pris dans le hangar arrière. Lorsque j'ai fourré dans ma poche la trentaine de dollars que j'avais trouvés dans l'armoire de la cuisine, je ne m'étais pas encore aperçu que le feu gagnait en ampleur. C'est en fouillant dans les tiroirs du bahut, au milieu du salon, que j'ai entendu des cris venant de la rue. Je me suis approché de la fenêtre et, tout en me dissimulant derrière les rideaux, j'ai vu les gens rassemblés dans la rue qui pointaient la maison du doigt. Je n'ai vraiment pris conscience de la situation que lorsque, dans le brouhaha, j'ai saisi les mots «feu, pompier, alerte...» Sans demander mon reste, je cours vers la cuisine pour m'échapper par l'arrière. Je ne voulais surtout pas qu'on me voie sortir de cette maison. Pas d'issue possible de ce côté : une fumée opaque et menaçante roulait derrière la porte. Paniqué, j'entreprends le tour des pièces, espérant trouver une fenêtre d'où je pourrais sauter inaperçu.

J'entends maintenant le feu gronder. Il gagne du terrain à une vitesse effroyable. Soudain, la porte de la cuisine explose et un nuage brûlant de fumée me souffle au visage. Je me précipite dans la salle de bains et

referme la porte. J'imbibe une serviette d'eau et, la tenant plaquée sur mon visage, je sors à quatre pattes pour me rendre dans la chambre de façade, la seule pièce que je n'ai pas encore explorée.

La serviette toujours plaquée sur la bouche, je rampe vers la fenêtre lorsque, passant près du lit, je sursaute en apercevant, à travers la fumée, une forme humaine qui semble inanimée...

Est-ce par compassion ou parce que j'ai vu là ma planche de salut que j'ai agi comme je l'ai fait ? Je ne saurais trop le dire.

Je laisse tomber la serviette, arrache les couvertures, glisse les deux bras sous cette personne, la soulève et, toussant et pleurant, je me précipite vers la porte d'entrée à travers flammes et fumée.

C'est là, au pied des cinq marches de l'escalier, que ce photographe béni a pris la photo du chevalier sans peur et sans reproche sauvant la Belle des griffes du dragon.

Ce qui n'a pas été écrit, c'est que le chevalier était mort de peur et se reprocherait toujours les motifs peu louables qui l'avaient conduit dans la maison.